

Revue de presse culturelle du 15 septembre 2005

Par Ewa Kucinska

ACTUALITÉ

NOUS LE LEUR DEVONS

Joanna Wozniczko

La rue Prozna, se trouvant sur le territoire de l'ancien ghetto, sera bientôt comme avant la guerre, pleine de petits magasins juifs, de goûts et de musique. Aujourd'hui commence le Festival de la Culture Juive à Varsovie.

Gouda Tencer, initiatrice du festival en parle brièvement : « Nous le leur devons ». « Je suis née après la guerre mais chez nous, même si on ne parlait pas de l'Holocauste, on sentait son joug » - explique-t-elle. Et elle cite les paroles d'Isaac Bashevis Singer : « Le yiddish n'est pas une langue morte mais une langue des morts ». Singer, né à Varsovie, écrivait justement en yiddish. La manifestation a eu lieu pour la première fois l'année dernière, à l'occasion de son 100^e anniversaire.

L'idée est simple : faire revivre une partie de Varsovie que nous ne connaissons que par ses nouvelles. « Nous voulons qu'on puisse sentir l'odeur du pain frais aux environs de la place Grzybowski. Que la musique klezmer retentisse » - dit Tencer. L'année dernière, on a réussi à faire apparaître comme par enchantement un fragment de l'ancien univers : la rue Prozna négligée fut illuminée par des lanternes à gaz et s'est remplie de voix.

La Varsovie de Singer est encore une tentative, après le Festival de la Culture Juive à Cracovie, d'approcher la culture des Juifs. Mais pendant que le festival de Cracovie est, avant tout, une manifestation musicale, celui de Varsovie se concentre surtout à faire revivre l'ambiance de cette rue juive d'avant la guerre. Lors du festival nous pourrons participer aux ateliers ou voir des films des années 20. Dimanche aura lieu un concert où nous pourrons écouter entre autres : Ewa Bem, Justyna Steczkowska, Vadim Brodski. Dans la synagogue, rue Nozykow il y aura le concert de Joseph Malovany, célèbre chanteur de synagogue de la Cinquième Avenue à New York, avec le chœur de chanteurs de Moscou Hasidic Cappella.

(Gazeta Wyborcza, 15/09/05, p. 15, ek)

CINÉMA

DES MAÎTRES, DES RACAILLES, DES AMANTS

Tadeusz Sobolewski

(extraits)

Le concours de Gdynia est dominé cette année par le cinéma d'auteur. Tel que nous pouvons le voir dans les nouveaux excellents films de Trzaskalski, Wosiewicz et Cywinska.

(...) Le nouveau film de Trzaskalski, « Mistrz » [Le maître] renoue avec Tarkovski. Dans la scène finale, l'autobus de cirque se met en flammes tout comme la maison dans « Le sacrifice » de Tarkovski, mais cette référence est évidente et intentionnelle. Car Trzaskalski a un message à transmettre et il dispose de son propre langage. Au festival, les adversaires de ce film sont aussi nombreux que ses partisans. Moi, j'appartiens à ce deuxième groupe, car bien

que nous revendiquions des films engagés, nous devons laisser les artistes comme Trzaskalski poursuivre leur propre chemin (...).

Le héros de « Mistrz » (le magnifique Konstantin Lavronenko que nous connaissons du « Retour » de Andrey Zvyagintsev) est un ancien soldat russe qui a vécu le cauchemar de la guerre d'Afghanistan. Il a fondé un « Cirque de couteau » ambulant avec qui il arrive en Pologne, accompagné d'un groupe d'infortunés. Dans l'arène, le maître fait des miracles, mais dans la vie quotidienne, il est vide, pécheur, invalide. On a reproché à Trzaskalski le surplus de beauté célébrée, à la limite du kitch. En effet, il ne raconte pas son film à la manière polonaise, mais par de longues prises panoramiques, par des monologues, que le cinéma, dirait-on, déteste, mais qui pourtant attirent l'attention. Il se permet de contempler un chaume jaune aux sons de la musique de Skriabin.

Si ce film était coréen, les critiques seraient ravis par son côté mystique, mais puisqu'il est polonais, ils lui reprochent sa prétention et son calligraphisme (...) L'histoire du maître qui mène les autres à la liberté, en se compromettant lui-même, est une parabole émouvante sur la vie qui est plus dure que l'art. Pour un homme, parfois, il est plus facile de s'allonger sur la pointe d'un couteau que de serrer son propre enfant.

Un autre film de grande ambition artistique est « Kochankowie z Marony » [Les amants de Marona], le premier film d'Izabella Cywinska, metteuse en scène très connue. C'est la deuxième adaptation au cinéma polonais de la prose d'Iwaszkiewicz, faisant penser à « Brzezina » [Le bois de bouleaux], touchant des problématiques identiques : de la maladie, de la mort et de l'amour. L'amour d'Iwaszkiewicz est bisexuel, sans tenir compte du sexe, il côtoie la sainteté et le mal, il est audacieux mais innocent. Cywinska par son film rend à nouveau Iwaszkiewicz au cinéma polonais, mais cette fois-ci sans censure de mœurs. L'ambiance est réussie – de magnifiques photos de Marcin Koszalka, faites après le crépuscule. De même, le casting est très bon : le meilleur rôle de Karolina Gruszka et deux découvertes – Krzysztof Zawadzki et Lukasz Simlat. Mais le film est accablé d'une théâtralité de la réalisation. Le drame se consume dans le cadre des séquences successives, il ne donne pas alors un retentissement comme il faut, et en résultat, il n'impressionne pas.

Le film dont on se souvient le plus longtemps est « Rozdroże café » [Le Café du Carrefour], le meilleur jusqu'alors film de Leszek Wosiewicz, une balade de bandit dans une Varsovie capitaliste, un magnifique mélange d'est et d'ouest. Le quartier de Srodmiescie de la perspective de Grochow rappelle le Manhattan, et les racailles de Grochow, aux capuches et aux têtes rasées, rappellent les héros des films se déroulant dans le Bronx (...).

C'est un film sur une Pologne contemporaine représentée par des personnages dépravés et pécheurs du prêtre, du sénateur, de l'ancien agent de La Sûreté et du policier Judas qui est l'ami des bandits et en même temps leur traître. Un témoin innocent, une sorte de fou royal est ici un handicapé, frère du héros principal, son rire est effrayant, de même son cri au secours. Mais dans ce monde, le secours ne vient de nulle part, bien que les cités de Grochow soient remplies de chapelles de couleurs. Wosiewicz a fait ce film avec une fidélité topographique (...). L'une des plus belles prises du film : au dessus des toits de Grochow arrive un « front de corneilles », tout comme dans un poème du poète Bialoszewski qui y a habité auparavant.

(Gazeta Wyborcza, 15/09/05, p. 17, ek)